



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Chrétiennes, Sur Divers Sujets De Morale

Utiles A Toutes Sortes de personnes, & particulièrement à celles qui font
la Ratraite spirituelle un jour chaque mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

Du defir de faire fortune,

[urn:nbn:de:hbz:466:1-46032](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-46032)

Du desir de faire fortune.

I.

Peu de gens qui naissent contents de leur sort. Quelque élevé qu'on soit, on veut toujours monter plus haut. Nulle condition dans le monde qui tôt ou tard ne dégoûte. La médiocrité déplaît, l'abondance altere. Nos desirs croissent avec nous; plus on les nourrit, plus on les rend insatiables. Nôtre vie n'est qu'une suite de folles inquiétudes; & l'on peut dire que n'ôtre cœur est souvent le plus grand ennemi de nôtre repos.

Les biens créés n'ont de charmes que quand ils sont absens; le dégoût suit de près la jouissance. Quelque fortune qu'on ait faite dans le monde, on ne s'occupe que de celle qui reste à faire. Les mauvais succez irritent nos desirs, la prospérité les allume. Nous naissons avec un fonds d'ambition qui ne s'éteint qu'avec la vie. Elle nous laisse peu tranquilles, parce qu'elle n'est jamais contente; on croit être toujours trop bas tant qu'on se flatte de pouvoir monter plus haut.

On veut faire fortune , & pour cela que de soins ? que de fatigues ? que de chagrins ? Il en coûte de se faire jour à travers ce tas d'obstacles , cette multitude d'envieux , & de concurrens.

Est-on dans le service ? veut-on s'avancer par la voye des armes ? que de travaux pénibles à essuyer ! que d'accidents fâcheux ! que de dangers ! que d'allarmes ! Quelle austérité dans la vie chrétienne plus rude, quelle discipline plus sévère que celle d'un soldat ! quelle vie plus dure que celle qu'on mene dans l'armée !

On ne compte pour rien de passer les nuits au bivouac. Oseroit-on seulement se faire honneur d'avoir essuyé la rigueur des saisons ; d'avoir fait des marches forcées à pied ; d'avoir eu à peine de quoi s'empêcher d'y mourir de faim ; d'avoir été à la tranchée ? Ces travaux sont trop communs pour s'en faire un mérite. Mais pour être ingrats , en sont-ils moins durs & moins pénibles ? Quels fruits après tout , de tant & de si longs travaux ! La récompense répond-elle au travail ; & la fortune qu'on fait , vaut elle ce qu'elle coûte ? On s'avance à l'armée, il est vrai , mais que c'est lentement ! Les quinze , les vingt ans de

service laissent quelquefois les meilleurs Officiers dans la foule; il faut de la faveur outre le mérite. Est-on monté d'un degré? il faut s'y reposer long-tems avant que de passer à un autre; la récompense vient toujours tard, & souvent ne l'attend-on point.

Mais qu'on soit assez heureux pour s'avancer, est-on content de sa fortune? l'ambition croît avec les hommes: plus on est élevé, plus on découvre de chemin à faire; on ne regarde jamais d'où l'on vient, mais où l'on souhaite de parvenir. Un employ, un gouvernement, une plus haute place sont les seuls objets de tant de travaux. On achete bien cherement le droit d'esperer une récompense; & ce droit n'est-il pas souvent la seule récompense qu'on a? Combien de gens sont jettez hors de la carrière de la fortune avant que de la fournir! Parvient-on jusqu'au bout? c'est une nouvelle dignité, c'est une augmentation de revenu, qui paye un peu tard tant d'années usées au service; foible consolation à qui manque de temps pour en jouir.

Grande fortune, digne prix de tant de tant de travaux! pour laquelle on sacri-

fic son bien, son repos & sa vie; & souvent même son salut. Récompense abondante & bien réelle qu'un nom, qu'une réputation de quelques jours, qu'une place honorable dans l'histoire! Car que reste-t-il davantage de tant de Heros des siècles passez? *Periit memoria eorum cum sonitu.* La memoire d'une infinité de grands hommes a été ensevelie avec eux. Et que seroyent à un reprové tous les éloges les plus flatteurs! tous les plus superbes monuments dressés à sa memoire: *neque descendet cum eo gloria ejus.* Dignitez, distinctions, thrésors, grandeurs mondaines, tout nous quitte au tombeau.

Foüillez parmi ces restes d'ossements calcinez, foüillez dans cette poignée de cendres, c'est tout ce qui reste de ces fameux guériers, qui ont acheté si cher l'honneur de mourir dans la mêlée. S'ils sont damnez, ont-ils fait une grande fortune? Peu qui n'ayent été oubliez, encore moins qui soient connus. Après tout, est-ce une grande récompense d'avoir son nom parmi quelques illustres morts? & voilà à quoy se réduit leur fortune.

A la verité c'est un mérite, même devant

Dieu de servir avec fidélité & avec zèle son Prince ; on peut se faire Saint à l'armée comme par tout ailleurs , mais si Dieu n'a nulle part à tous ces travaux , doit-on s'attendre qu'il les récompense ? On fait toujours fortune , on ne fait même jamais fortune que quand on fait son salut.

II.

Est-on dans le commerce ? on veut faire fortune. On espere qu'on aura autant de bonheur que bien d'autres qui n'ont pas commencé avec plus de fonds. On a de l'ambition , on croit avoir assez de genie. Le succes paroît peu douteux à qui est hardi. C'est une mer bien orageuse pleine d'écueils & fameuse par bien des naufrages. On ne laisse pas de s'y embarquer. On compte que quand les vents seront contraires on ira à force de rames ; & malgré la piraterie , & cent autres dangers , chacun espere d'arriver seulement au port.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer ici le détail de leurs peines. Nul homme d'affaires qui ne laisse son portrait par tout

où il paroît. Un air rêveur & chagrin, des yeux toujours allumés ; un visage de solitaire, des manières embarrassées, & qui tacitement congédient d'abord tout ce qui ne parle pas de prêt, de change ou d'intérêt ; tout cela donne bien droit de demander s'il y a dans le monde un état de vie plus pénible & plus austère ; ne pourroit-on pas ajouter, s'il y en a un plus laborieux & plus ingrat ?

Le jour ne suffit pas pour leurs accablantes occupations, ils se refusent le repos qu'on ne refuse pas même aux esclaves. La nuit semble disputer au jour leur assiduité au travail. Le repas, le repos, tout est interrompu par les affaires, payements, commissions, écritures ; tout tient dans une gêne, dans une servitude qui à peine leur laisse-t-elle le loisir de penser qu'ils sont chrétiens.

Ces peines seroient moins dures si les inquiétudes continuelles pouvoient en être séparées pour quelques momens ; mais quel jour serain sur cette mer orageuse ? & quel calme ? Les tempêtes & les naufrages ne sont pas cependant ce que l'on craint le plus. Les mains d'autrui causent bien d'autres frayeurs & de plus

justes allarmes. On se voit obligé de livrer tout son bien, & souvent même celui des autres, à la bonne foy d'un homme inconnu dans un temps où la cupidité régne par tout, & où l'exacte probité est une vertu rare.

Avoüons que les grandes richesses sont un grand fonds d'inquiétudes. Les soins & les chagrins en sont d'ordinaire le plus seur revenu. Peut-on voir de sang froid cette révolution continuelle de conditions & de fortunes qui commencent & qui finissent; qui se relevent, & qui retombent? Peu de siècles qui ne voyent tomber la fortune qu'ils ont vû naître; on ne bâtit guères que sur les débris de celle d'autrui.

Nulle sagesse, nulle prévoyance qui ne puissent être ébloüies & seduïtes par la cupidité. Et n'est-ce pas pour punir cette insatiable passion que Dieu permet tous les jours de si humiliantes chûtes?

Le Seigneur avoit beni les premiers soins. On avoit de quoy vivre selon son état. Si l'on eût eû moins d'empressement & d'ardeur pour le gain, moins d'ambition de s'élever, un peu plus de modération dans ses idées; on auroit pû faire un

négoce plus sûr. La fortune ne venant pas si vite, auroit été moins en danger de faire de faux pas. Les maisons qui ne s'élevent pas si-tôt n'en sont que plus solides; mais une vaine impatience de secouier la poussiere dans laquelle on étoit né, a jetté de la poussiere dans les yeux. Quand on se presse trop de sortir de sa condition, on se dépayse.

L'insatiable avidité du bien fait prendre de toutes mains. Pourveu qu'on fasse valoir son argent à gros interêts, on risque jusqu'aux sacrés dépôts des orphelins, & de la veuve; à la faveur d'un titre imaginaire, d'un usage abusif, d'une palliation étudiée, l'usure perd dans le commerce sa laideur & son nom. Tout ce qui favorise la cupidité, est bien reçu; on veut acquérir de grands biens, on veut faire une prompte fortune. On ne pense qu'à trouver de nouveaux secrets de s'enrichir, qu'à découvrir de nouvelles routes; les sentiers les plus cachez paroissent les plus courts, mais sont-ils toûjours les plus drois & les plus justes? *Qui festinat ditari*, dit le Sage, *non erit innocens*. Ces fortunes si promptes ne sont pas toûjours les plus nettes. Mais la conscience est peu

consultée là où domine l'ambition. On prend des engagements de toutes parts, on entre dans tous les partis, on embrasse toutes les affaires. Un dehors fastueux ébloüit, une hardie témérité impose. Peu importe qu'on n'ait pas des fonds, il suffit qu'on ait du crédit : l'argent d'autrui devient bien tôt la base sur quoy tout l'édifice porte. Les pertes & les contre-temps irritent la passion, & font former de nouveaux projets. A la moindre lueur d'un gros gain la cupidité se réveille; ce n'est souvent que pour grossir le cahos, & pour hâter la ruine.

Est homo laborans, & festinans, & dolens, & tanto magis non abundabit. Il en coûte de monter si haut, il en coûte d'aller si vite, & ce n'est souvent que pour déplorer plus long-temps sa chute, & son triste sort. Dieu prend plaisir de confondre les desseins de ces téméraires ambitieux qui veulent élever leur fortune jusques aux nuës. Un coup de vent fait échoüer à la vûë du port; une petite pierre renverse, détruit ce précieux colosse. Quand est-ce que ces frequens naufrages, ces revers de fortune, si familiers & si communs, nous desabuferont de ces vaines esperances

de félicité dont le monde repaît ceux qui le fervent ?

I I I.

Vae ei qui multiplicat non sua, dit le Prophete : Malheur à qui se charge du bien d'autrui. *Abac. 2. Usque quo & aggravat contra se densum lutum ?* Jusques à quand amassera-t-il contre luy-même des monceaux de boiüe pour bâtir sa fortune ? Il ne faut qu'un créancier trop pressant pour mettre bien des gens en déroute. S'apperçoit-on que ce nouvel édifice se dément, toute la machine s'ébranle, quelle colére, quel déchaînement de tous les interressez ! L'amitié dans le monde perd ses droits dès qu'un ami emporte nôtre bien, on n'écoute plus l'affinité, on n'est sensible qu'à la perte.

Nunquid non repente consurgent qui mordeant te ? continuë le même Prophete ; à peine se sera-t-on apperçu du désordre de vos affaires, que vous verrez vos meilleurs amis s'élever contre vous pour vous déchirer. Vous changez de fortune, tout change de face. Chacun ne pense qu'à ses interrests. On a beau faire voir que la

mauvaise foi ni l'imprudence n'a point de part à votre malheur : combien de vos créanciers qui soient touchés de votre mauvaise fortune ? On plaint votre sort, parce qu'on se ressent de votre chute. Parenté, amitié, reconnoissance, tout cède à l'intérêt.

Suscitabuntur lacerantes te, & eris in rapinam eis. On vous suscitera cent procès, ou vous fera cent avanies, chacun cherche à avoir quelque part aux débris, & à en retirer quelques pièces. Après avoir tout donné à votre cupidité, il faudra tout rendre à celle des autres ; & vous en deviendrez-vous même la proie : *Et eris in rapinam eis.* Digne sort d'une ambition démesurée ! Peu de ces voyes extraordinaires qui ayent un terme plus heureux ; peu de ces sentiers embarrassés & tortus qui ayent une autre issue : vous vouliez vous élever trop haut, vous pensiez donner à votre maison un nouvel éclat, & vous l'avez ensevelie sous vos ruines. *Cogitasti confusionem domui tuae.* Tous ces projets d'une prompte fortune tournent d'ordinaire à la confusion de celui qui les fait.

Mais supposons même que ces ambi-

rieux desirs seront plus efficaces ; que cette fortune sera moins capricieuse ; & que malgré tous les écueils , & les orages , on arrivera au port. En est-on plus heureux pour cela ? En aura-t-on été plus sage ? Ces grands succez ne sont-ils pas souvent , par rapport au salut , une vraie perte ? Combien de ces riches heureux sont à présent la proie des feux éternels ! *Vae vobis divitibus , quia habetis consolationem vestram.* Malheur à vous riches , parce que vous avez vôtre satisfaction en cette vie ; le fruit de ces grandes fortunes , selon l'Apôtre est un rigoureux châtement. Ces thresors de cupidité en sont souvent un de colére : *Tresaurisastis vobis iram in novissimis diebus. Jacob. 5.*

Ce n'est pas seulement par rapport à l'autre vie que ces grandes fortunes sont odieuses , qu'ont-elles de plus consolant , & de plus solide dans celle-ci ? Elles sont le fruit de bien des sueurs , & des fatigues , & la source feconde de beaucoup d'inquiétudes , & de chagrins. On n'est pas toujours plus heureux pour être plus riches : trouve-t-on même bien des gens riches , qui soient heureux ? On a du bien , & l'on manque souvent de santé pour en

jouir. On a de grands revenus lorsqu'il ne reste que peu de temps à vivre. On a acquis de belles terres, on est chargé de titres, on a bâti de magnifiques palais, & il ne reste, deux jours après, qu'un sépulchre: *Et sepulchra eorum, domus illorum in eternum.* La mort ne laisse rien de ce qu'on possède, rien ne nous suit dans le tombeau. Falloit-il faire tant de frais pour n'avoir pour toujours qu'un sépulchre? A la vérité le monde & la fortune, à qui les connoît bien, ne valent pas tant d'empressements.

I V.

Que les gens du monde courent sans cesse après ce phantôme d'honneur & de fortune, on en a pitié, on en gémit; ils vivent dans une region où les passions reignent avec empire, il n'est pas surprenant qu'ils en soient esclaves. Mais que des personnes consacrées par choix & par état au service de Dieu, ayent de la dévotion à la même idole: c'est ce qu'on a de la peine à comprendre, & c'est pourtant ce qu'on voit avec indignation tous les jours.

On prend le parti de l'Eglise, mais Dieu

n'a pas toujours beaucoup de part à ce choix. Les interests de famille font souvent la destination des enfans. Et l'on supplée au défaut de vocation par l'esperance d'avoir un Bénéfice. Quand on a peu de pieté, & beaucoup d'ambition, on s'ennuye bien-tôt d'une vie humble, & obscure; la cupidité est de tous les états, les objets sont differens, mais la passion est la même, & dans l'état Ecclesiastique comme dans le monde, on veut faire fortune, c'est-à-dire, qu'on veut acquerir une nouvelle dignité, un plus gros revenu.

On croit toujours en avoir le mérite dès qu'on en a le desir; & que ne fait-on pas pour en prendre tous les moyens? L'ambition est une passion dure & austere. On peut dire qu'elle flatte beaucoup l'amour propre, mais qu'elle le ménage peu. Gêne, contrainte, assiduité, mortification même, tout est mis en usage quand tout peut servir à ses fins. Que de souplesses, quelle docilité, quelle déference, quelle tendresse pour gagner l'estime, & les bonnes graces d'un homme qui peut être notre bienfacteur! La reconnoissance ne dut jamais aller si loin, jamais il ne dut y avoir un meilleur cœur que celui du Résigna-

taire ; nul résignant , cependant , qui ne crie à l'ingratitude. Le désir d'avoir un Bénéfice déguisé tout.

Dans le monde , on prend des commiffions , on entre dans des sociétés , on travaille jour & nuit pour faire fortune, icy on a des artifices plus spirituels. On étudie l'humeur, & l'inclination de ceux qui peuvent faire nôtre fortune. Sont-ils d'un caractère réformé ? on le copie , on ne parle que de sévérité , que de réforme ; Ont-ils de la pieté ? on prend un air dévot, on a une modestie qui sollicite, on adopte tous leurs défauts , on épouse jusques à leurs aversions & leur colére, on est toujours un peu comédien , quand on est courtifan.

L'intrigue a-t-elle réuffi ? s'est-on avancé ? a-t-on le Bénéfice , on change bientôt de scene. Ces airs artificiels de modestie & de régularité disparoissent ; on a un nouveau revenu , on joie un nouveau personnage. Mais est-on heureux ? Il faut plutôt demander : est-on content ? Nulle dignité qui ne semble donner droit à une autre. Chaque degré en nous rapprochant d'un plus haut , nous inspire le désir d'y monter. Tant que la grace de la

nouveauté dure, on a du plaisir à n'être plus ce qu'on étoit ; mais cette grace a-t-elle vieilli ? on sent du chagrin de n'être pas ce qu'on peut être ; l'ambition ne se rassasie pas par les succès.

J'ay vû, dit l'Écriture, une autre sorte de vanité que Dieu a singulièrement en horreur, & qui révolte tout homme sage : c'est un pauvre orgueilleux : *Pauperem superbum*. L'ambition est odieuse dans tous les états, mais elle est encore plus indigne dans une profession humble. Quelle pitié de voir des gens qui par un motif de religion ont renoncé au droit que leur naissance leur donnoit aux premiers places, ambitionner séculièrement les premiers emplois dans l'état Religieux !

Après avoir quitté pour Dieu tout ce qu'on avoit de plus précieux, & de plus précieux dans le monde, on recherche avec les derniers empressements un vain phantôme de fortune, qui consiste en des préséances frivoles, en de vains titres d'indépendance, en des intervalles d'autorité qui ne servent souvent qu'à faire connoître aux inférieurs le peu de mérite de la personne qui est en place ; & combien elle est peu propre à commander. Falloit-

il faire de si grands frais, falloit-il venir de si loin pour ne se repaître que d'une ombre de gloire! C'est acheter bien cher une source de soins, d'inquiétudes, & de chagrins.

La plus grande fortune qu'on ait à faire dans l'état religieux, c'est d'y occuper la dernière place : *Quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister* : dans le monde la gloire consiste à être maître; *non ita erit inter vos*, dit icy le Sauveur du monde; le véritable honneur, c'est d'être le serviteur de tous : *qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. Matth. 20.*

On se fait tel, mais quel mérite si c'est pour devenir maître! On rampe quelquefois, mais ce n'est que pour monter plus haut. Quelles bassesses plus indignes, quelles complaisances plus lâches, quelles plus méprisables dissimulations que celles qui ne tendent qu'à surprendre quelques suffrages! On a un nouveau rang, on a monté quelques degrés qu'il faut dans peu de jours descendre. Après tout qu'est-ce que cette Prélatrice? Un sujet de tristes inquiétudes pour nous, un objet d'envie à la plûpart des autres, & en soi une sottise vanité qui ne sert qu'à troubler nôtre repos

& à irriter nos passions. Est-ce là une fortune digne d'une grande ame ?

V.

Vanité des vanités, dit l'Ecclesiaste, tout ce qui flatte nos sens, tout ce qui nourrit nôtre ambition n'est que vanité. J'ay été Roy, continuë t-il, & nul n'a porté la magnificence plus loin, nul n'a jouï d'une prospérité plus parfaite. Plaisirs, richesses, équipages, palais, tout ce qui a pû être l'objet de mes désirs à concouru pour me satisfaire. *Omnia quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis* : Je n'ai rien refusé à mes yeux ni à mon cœur: *nec prohibui cor meum quin omni voluptate frueretur, & oblectaret se in his quæ preparaveram*. Fut-il jamais un homme plus heureux ? fit-on jamais une plus éclatante fortune ? Qu'en pense-t-il lui-même : *vidi in omnibus vanitatem, s'écrite-t-il, & afflictionem animi*. J'ay reconnu, j'ay senti qu'il n'y a que vanité & qu'affliction d'esprit dans le monde: noblesse, dignitez, thresors, grands noms, beau génie ; tout n'est que vanité : *Et omnia vanitas*.

Sans parler des passions qui ne subsis-

tent que pour troubler nôtre repos ; n'envifageons que les objets qui allument tous nos défirs ; regardons de plus près ce qu'on appelle grande fortune !

Telas aranea texuerunt, dit le Prophe-
te. Artisans de vôtre propre fortune, quels fruits de vos empressements & de vos travaux excessifs ? Vous avez formé des toiles d'araignées : *opera inutilia*. Rien de plus vain, rien de moins solide que vos ouvrages, dussent-ils perséverer jusques à la mort ; de quelle utilité vous seront-ils pour l'autre vie ? Et de quel avantage même pour celle-cy ?

Quand est-ce qu'on se détrompera de l'illusion ? quand découvrira-t-on le prestige ? Nulle fortune digne d'un homme sage, nulle ambition digne d'un cœur chrétien que la sainteté. Elle seule remplit tous nos défirs, fixe la légereté de nôtre esprit, contente un cœur que nul des biens terrestres ne peut rassasier, & nous rendant heureux durant la vie, nous assure un bonheur encore plus parfait & plus accompli après la mort.

On se plaint quelquefois de l'insatiabilité de ses défirs ; on devroit bien plutôt se plaindre de l'insuffisance des biens qu'on

desire ; une terre , un employ , une place , sont une trop petite fortune pour satisfaire un cœur fait pour un plus noble objet.

J'ay amassé moy seul , dit le Sage , plus de thresors que tous les Rois ensemble , j'ay joiü fort tranquillement de tout ce qui peut faire plaisir , j'ay goûté de tout ce qui flatte , & tout cela n'a servi qu'à me convaincre que la plus éclatante fortune sur la terre n'est qu'un faux brillant , & que tout ce qui ébloüit davantage dans le monde n'est qu'illusion, que vanité, qu'affliction d'esprit : *Et gaudio dixi : quid frustra deciperis.*

A peine à-t-on un employ qu'on est obligé de penser à celui qui doit prendre bientôt nôtre place : on n'a pas plûtôt amassé quelques biens qu'on pense à son heritier , à peine ces biens passent-ils souvent à la troisième génération.

Il y a deux cens ans que les Villes étoient peuplées comme elles le sont aujourd'hui, que l'interest & l'ambition étoient comme aujourd'hui les grands mobiles qui faisoient agir ; qu'on faisoit de grandes fortunes : que sont devenus tous les Acteurs de tant de scènes qu'on donnoit au public ? Il ne reste pas un seul homme

des siècles précédens , il ne reste même de tous ces hommes qu'un peu de poussière confonduë avec la terre dans laquelle ils ont été ensevelis. Trouvez dans ces ossemens, ou dans cette poussière, quelque marque de dignité , de distinction ou de noblesse. Ambition des hommes , voilà bien de quoy se confondre ; mais voilà bien de quoy éteindre tous ces vains desirs de faire fortune , quand on considère à quoi elle se réduit dans le tombeau.

Grands du monde , heureux du siècle , cherchez dans les tombeaux ce qui reste aujourd'hui de vos ancêtres : dans cent ans il n'en restera pas plus de vous. Une froide inscription ne conservera vos titres que pour apprendre à la postérité que vous n'êtes plus rien de ce que vous étiez dans le monde , & qu'il ne reste de vous , & de toute vôtre fortune , qu'un peu de cendres beaucoup moins précieuses que l'urne ou le sepulcre qui les renferme.

Fussiez-vous le plus habile homme qui ait jamais esté , eussiez-vous tous les trésors de l'univers , fussiez-vous le plus honoré , le plus craint , le plus heureux homme du monde , vous mourrez ; quarante ou cinquante ans de prospérité feront tou-

re la durée de vôtre fortune ; une fièvre de quelques jours, un accident, une petite pierre renversera en un instant ce geant. Tous les desirs, tous les projets, tous les soins infinis & fatigans du cœur le plus ambitieux, se terminent à une convulsion, à un dernier soupir, à un souffle avec quoi la vie s'éteint. Toutes vos richesses, tous vos amis, toute vôtre autorité ne pourront pas vous donner un quart d'heure de vie. Quelque grand Monarque qu'on soit, il faut mourir aussi foible, aussi épuisé, aussi dépouillé de tout, que le plus vil des hommes. Vie molle & délicieuse, opulence, fortune dans le monde, tout cela se termine à quelques funeraillles un peu plus tumultueuses, un peu plus éclatantes, & ces funeraillles au tombeau.

Que de frais, que de soins pour se bâtir une magnifique maison ? Mais hélas ! est-ce pour vous que vous bâtissez ? Ce superbe édifice n'est proprement que pour les autres ; pour vous vôtre demeure sera le tombeau. Nous ne sommes tous que des étrangers sur la terre ; vôtre palais, vôtre maison est à proprement parler une hôtellerie que vous trouvez sur vôtre route, & les portraits de vos ayeuls ne servent

qu'à conserver la mémoire de ceux qui ont passé avant vous. Que de soins inutiles ! & quelle imprudence pour un voyageur qui ne pense qu'à faire fortune & à s'établir avantageusement dans un pays où l'on ne fait que passer , & qu'on est seur de quitter au premier jour pour n'y revenir jamais ! Que ceux là sont bien plus sages qui travaillent à faire une fortune plus stable & à se procurer une demeure heureuse dans l'autre vie , où l'on doit être éternellement !

De bonne foy , si l'on étoit aussi assuré de ne jamais mourir , qu'on est certain de ne pas toujours vivre ; auroit-on une autre conduite ? formeroit on de plus vastes desseins ? auroit on de plus ambitieux desirs ? animeroit-on davantage ce triste séjour ? penseroit-on moins qu'on ne pense à faire fortune dans l'autre vie ?

Chose étonnante , la pensée de la mort vient malgré nous troubler toutes nos fêtes , en nous avertissant sans cesse , que la plus grande prospérité sur la terre passe comme un éclair. On ne fait presque rien de considérable où il ne se trouve toujours quelque chose qui nous fasse souvenir de la mort. Peu de contracts qui n'en fassent

mention ; on appelle cela prendre ses assurances , & malgré qu'on en ait , il faut que la pensée de la mort trouve sa place dans ce qu'on regarde comme la plus grande fête de la vie. Dans le contract de mariage on n'oublie jamais cette clause : A la mort, après la mort, celui des deux qui doit survivre. Comme si l'on ne pouvoit former une société sans penser au jour fatal qui doit la rompre. Dans le monde le plus grand bonheur de la vie , c'est que la fortune dure jusques à la mort. Mais que deviendra-t-on dans l'autre vie ?

Est-on relevé d'une dangereuse maladie ? quelle douce consolation ! Charges, biens, dignitez, riche commerce, tout étoit perdu par une mort si précipitée , quelle joye à ce retour ? Helas ! C'est tout au plus un délai de quelques années encore fort incertaines. Et quoy ! toute cette florissante prospérité , le fruit de tant de sueurs ne porte que sur une santé si fragile. Il ne faut qu'une fièvre , qu'un mal de cœur, qu'un accident pour nous faire perdre en peu de jours la plus éclatante fortune. Que nous lui échappions, ou qu'elle nous échappe , nôtre sort est égal. Vieillit-elle jamais autant que nous ? Certainement à qui attend

tend

tend une éternité, est-ce une grande fortune que celle qui ne dure pas plus que la vie ?

Nous sommes faits pour une meilleure fortune; nous avons beau donner dans l'illusion, la vertu seule peut faire nôtre félicité; & nôtre cœur ne sçauroit se démentir en ce point, ni s'y méprendre. Cette vicissitude de desirs, & de dégoûts, cette satiété, ces inquiétudes sont le langage dont nôtre cœur se sert pour nous dire que toute fortune qui n'est pas éternelle ne mérite pas nos empressements.

VI.

La vertu seule peut nous donner ce rang de distinction, cette place d'honneur, cette douce tranquillité, cette abondance de tous les biens qu'on cherche inutilement par tout ailleurs, & qu'on ne trouve que par l'exercice d'une piété solidement chrétienne. On n'estime pas toujours dans le monde ceux qu'on y respecte le plus. Une dignité, un employ, de grands biens attirent de grands honneurs, mais donnent-ils beaucoup de mérite ? On respecte souvent plus la place que la personne. Les

richesses donnent de l'éclat sans donner de l'esprit. On dore les plus vils métaux, ils n'en sont pas pour cela d'une plus grande valeur. Un homme de bien est respectable par lui-même, & indépendamment de tous les dehors dont il pourroit s'aider pour rendre sa personne plus grave, & sa vertu plus précieuse & plus respectable. Vêcut-il dans l'obscurité d'une vie privée, fût-il confondu dans la multitude, sa piété le distingue, son propre mérite l'accompagne par tout.

Les libertins ont beau se railler des gens de bien, il n'y aura jamais que des libertins qui en raillent; mais ces libertins railleurs sont forcés eux-mêmes dès qu'ils ont quelque intervalle de bon sens, d'estimer, & de respecter la vertu. Elle est en effet si aimable, & si universellement estimée, que dans le monde même le plus corrompu, c'est se décrier, c'est passer pour impie que de blâmer la véritable dévotion. Ce n'est pas seulement après leur mort qu'on honore les gens de bien: quelle veneration n'a-t-on pas pour eux durant leur vie? A qui s'adresse-t-on pour avoir un sage conseil, pour confier un dépôt, pour trouver quelque consolation dans les dé-

plaisirs de la vie? On a beau dire, l'estime & la confiance sont pour la vertu, c'est un hommage que la vérité est obligée de lui rendre; ami ou ennemi, homme de probité ou libertin, envieux, malin, impie, tout respecte la vertu.

La mort éteint en un instant tout l'éclat de la plus brillante fortune. Fûtes-vous le plus puissant Monarque de l'Univers, eussiez-vous la Monarchie universelle; la mort vous rend égal aux plus abjets des hommes, on ne vous craint plus, on vous épargne encore moins; votre corps fait horreur, votre sort fait pitié: courtisans, domestiques, vassaux, tout a passé sous un autre maître; combien de grands Princes ensevelis dans un éternel oubli?

Est-on saint? la mort donne un nouvel éclat au mérite, fût-ce le plus vil artisan, fut-ce un Isidore laboureur, eût-on passé ses jours dans la plus abjecte mendicité, fut-on mort dans un hospital ou dans la servitude: Peuple, Magistrats, Grands du monde, Empereurs, Roys, tout plie, tout s'humilie aux pieds d'un Saint, toutes les grandeurs mondaines s'anéantissent devant leurs précieuses Reliques: ainsi tôt ou tard on rend justice à la vertu.

La seule idée d'un homme mort fait peur, on a même de l'horreur de tout ce qui a servi à son usage; mais est-on persuadé que ce mort est un Saint : quelle vénération n'a-t-pas pour son corps ? La chambre où il est expiré, bien loin d'effrayer inspire je ne sçai quel air de joye, de piété, & de confiance. Le cercueil où on l'a mis devient précieux, on s'estime heureux d'avoir quelque chose de tout ce qui a servi à son usage. Les draps de plus grand prix, les choses les plus riches ne le sont pas assez pour renfermer un os, une petite portion de son suaire : chacun s'empresse pour baiser ses mains & ses pieds ; mais c'est un corps mort : n'importe, la sainteté ne rend pas seulement la mort douce à ceux qui meurent, elle rend encore digne de la vénération publique un corps mort.

Fût-ce la personne du monde la plus abjecte, tout ce qu'il y aura de gens distingués par leur naissance ou par leurs emplois se feront un honneur & un devoir d'assister à ses funérailles ; on portera son corps en triomphe parmi les vœux, & les applaudissemens de tous les peuples. Dans combien de temples posera-t-on son portrait ? & sur combien d'Autels porte-

ra-t-on ses reliques ? Les siècles les plus reculés célébreront sa mémoire avec dévotion , tout retentira de ses éloges. Quels Grands du monde ont jamais reçu tant d'honneur ? quelle fortune comparable au bonheur dont les Saints jouissent ? tandis que les plus heureux du siècle meurent, & que tous les honneurs qu'on leur rendoit expirent avec eux.

La sainteté ne rend pas seulement respectable , elle rend encore souverainement heureux. La plus éclatante félicité dans le monde n'est proprement qu'une chimère : trouvera-t-on jamais un cœur qui ait tous les biens qu'il désire , sans se dégoûter jamais des biens qu'il a ? La seule crainte de les perdre ne suffit-elle pas pour en troubler la jouissance ? Les heureux du siècle ne font consister leur félicité que dans l'opinion que les autres ont d'eux.

Mais est-on Saint ? la félicité est parfaite , c'est un contentement réel , absolu , permanent , éternel. Qui peut comprendre sur la terre les douceurs ineffables que goûtent les Elûs de Dieu dans le Ciel ?

Non seulement on y a tout ce que l'on désire , mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien désirer. L'ame est rassasiée ,

c'est un torrent, c'est un océan de délices pures dont les Bienheureux sont inondés. Ce ne sont pas seulement tous les biens ensemble, c'est la source même de tous les biens; c'est la toute-puissance de Dieu, c'est la possession de Dieu même qui fait le fond de cette félicité inimaginable; ce n'est pas proprement la joye du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'espace seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée, c'est l'ame des Bienheureux qui entre, qui se perd délicieusement, pour ainsi dire, dans la joye du Seigneur, c'est-à-dire, dans les délices, dans la béatitude de Dieu même.

VII.

Nul dégoût dans le séjour des Bienheureux, le rassasiement excite, pour ainsi dire de plus en plus l'appétit: *Semper avidi & semper pleni.*

Imaginez tout ce qui peut contribuer sur la terre à faire un homme parfaitement heureux. Rassemblez tous les trésors de l'Univers, toute la magnificence du siècle, tous les honneurs & les plaisirs; réunissez toutes les Couronnes du monde pour faire

un seul Monarque de tout l'Univers ; éloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut chagriner , quelque inseparable qu'il soit de la vie , vous n'en pourrez jamais separer la certitude de mourir un jour , & l'incertitude du jour que vous devez finir par la mort une si heureuse vie ; jamais personne ne pensa sur la terre pousser sa fortune au delà de la mort ; la fortune qu'on fait pour le ciel n'est pas bornée ; sa durée , c'est l'éternité de Dieu même.

Dans le Ciel on est parfaitement heureux , & on est assuré de ne jamais cesser de l'être. Mon Dieu, qu'il est doux de vous posséder sans crainte de vous jamais perdre ! que cette pensée est consolante ! qu'elle est délicieuse ! je suis heureux & je le serai toujours , j'ay tout ce que je puis désirer , je sçay que mon ambition, quelque vaste , quelque difficile à contenter qu'elle ait été , est surabondamment rassasiée , & rien ne peut désormais troubler mon bonheur ; mon cœur nage dans une joye pure , pleine , parfaite , & cette joye ne peut pas même être altérée ; je suis saint , je suis tout ce qu'un homme heureux peut souhaiter d'être , & je le serai éternellement.

N .iiij

Est-ce là une fortune digne de nôtre ambition, & un homme sage a-t-il une autre fortune à faire? Un état où il ne reste plus rien à desirer, où l'on n'a rien à craindre, est le seul qu'on puisse appeler heureux. On peut dire que les Saints ont fait une grande fortune; nul heureux du siècle, nul Grand du monde, nul Souverain sur la terre qui ne voulût changer son sort avec le leur. Cependant il ne tient qu'à nous d'avoir le même sort; le souverain Maître nous a donné les fonds nécessaires & suffisants; c'est à nous à faire valoir ces talens. A qui tient-il que nous ne fassions la même fortune? quelle disproportion entre le bonheur, & la gloire dont les Saints jouissent dans le Ciel, & toutes les grandeurs mondaines de la terre. Les grandes ames, ces heros du Christianisme l'ont sentie cette disproportion, eux qui ont tout sacrifié pour avoir ce trésor caché, pour trouver cette pierre précieuse. Les uns chargez des biens de fortune s'en sont genereusement dépoüillez pour aller plus vîte dans les voyes de la perfection: les autres flattez par tout ce que les plaisirs ont de plus tentant, ont préféré la Croix à toutes les douceurs de

la vie. Plusieurs sont descendus du trône & n'ont pas crû acheter le Ciel trop cher, par leur renoncement à la souveraineté; & après avoir tout sacrifié, honneurs, dignitez, grandeurs, richesses, nul Saint qui ne soit regardé comme un serviteur inutile, & qui n'ait cru avoir eû pour rien l'éternelle félicité.

On se consume à force de courir après une ombre, une chimere. Il n'en coûte pas tant pour être éternellement heureux. Et en dût-il beaucoup coûter, un bonheur éternel, peut-il être à un trop haut prix? Il est vrai cependant que ce qu'on appelle fortune dans le monde coûte bien davantage. On aime la gloire, pourquoy n'en pas chercher? On s'aime soy-même, & quand cherchera-t-on ses véritables intérêts?

Que reste-il à present de la fortune de ceux à qui nous avons succédé, que reste-il de ces Grands du monde dont à peine on trouve le nom dans l'histoire? S'ils eussent été Saints, leur memoire seroit aujourd'huy en vénération, on porteroit envie à leur sort: avec quel respect conserveroit-on leurs reliques? Mais si avec toute leur prétendue fortune ils sont re-

prouvez, y a-t-il dans tout l'Univers quelqu'un qui soit plus à plaindre?

Quid prodest homini si universum mundum lucretur, anima vero sua detrimentum patiatur: Que sert à un homme de gagner tout l'univers s'il vient à se perdre? Que sert à cet Homme d'affaires, d'avoir amassé de grands biens; à cet Homme de qualité de s'être si fort avancé à la Cour, & à l'armée; à cette Dame de briller, de primer dans les assemblées de plaisirs; à ce Magistrat d'être élevé aux premiers Emplois; à ce Prince d'être un des plus grands Monarques du monde s'il est damné: *Quam dabit homo commutationem pro anima sua*. Que peut-on donner en échange pour soy-même.

Le monde est plein de faux brillants, & de faux préjugés; l'illusion est une maladie populaire. Peu de gens qui n'ayent le goût dépravé en fait de mœurs; la fortune, cette idée fanatique d'une prétendue félicité, allume tous nos desirs, occupe tout nôtre esprit, absorbe tous nos soins; use la santé & la vie. Rien ne porte plus le nom d'affaires que ce qui sert à nos intérêts: rien n'est sérieux, indispensable, important, que ce qui a quelque

affinité ou quelque rapport avec cette imaginaire fortune. Devoirs essentiels, maximes chrétiennes; la Religion même, tout cede aujourd'huy à cette idole. On se trompe, nulle erreur qui approche plus de la folie qu'un dérèglement de mœurs si universel, qu'un abus qui a prescrit, que le mauvais exemple si commun autorise une si irrégulière maxime. Il est sûr, & il sera éternellement vrai, que l'affaire du salut est la seule indispensable; la seule nécessaire: *Unum porro necessarium*. Dans quelque condition que l'on soit, on n'a pas d'autre fortune à faire que celle des Saints dans le Ciel.

VIII.

Quelle différence de sorts, & de conditions! le parallèle est aisé, la diversité est sensible: faisons nos réflexions sur la contrariété des conséquences, & jugeons quel des deux sorts est le plus heureux.

Cet homme a fait en peu de temps une grande fortune, tout luy réussit; les biens sont entrez en foule dans sa maison; charges, terres, crédit, honneurs, tout a concouru, ce semble, à en faire un des

N vj

plus heureux hommes du siècle ; Il a été riche, puissant, habile ; il a fait de grandes affaires, il est vrai ; mais il n'a pas fait celle du salut, & il brûle pour jamais dans le flâmes éternelles.

Cet autre au contraire, né ce semble pour les adversitez, & nourri dans l'amertume, n'a jamais eû un jour calme & serein. Rien ne luy a réussi ; négoce, projets, entreprises, tout a échoué. Il a mené une vie triste, & obscure ; beaucoup de fatigues, encore plus de déboires, & de chagrins. Sa mauvaise fortune ne luy a pas fait des amis ; on l'a regardé avec mépris depuis la déroute de ses affaires ; on ne scauroit être plus malheureux sur la terre, il est vrai, mais cet homme a fait son salut, tous ses malheurs ont fini avec sa vie, il est saint, & il est éternellement heureux.

Cette Dame a brillé long-temps ; son rang, son esprit, sa beauté, sa magnificence, la faisoient admirer. Jamais de plus beaux jours, elle a été de toutes les parties de plaisir ; c'étoit l'ame de toutes les fêtes ; elle a été heureuse, il est vrai, mais elle est damnée.

Cette autre au contraire si sage, si vertueuse, méritoit, ce semble, un meilleur sort; son esprit, sa douceur, sa vertu, & cent autres belles qualités sembloient luy promettre une vie fort douce, cependant elle n'a trouvé que des croix. Un époux peu digne d'elle, a mis dans d'étranges épreuves sa patience; une médiocre fortune, & plusieurs accidens fâcheux ont long-temps exercé sa vertu. Bannie de toutes les parties de plaisir, elle a passé ses jours dans la retraite, & dans l'amertume. elle a été malheureuse selon le monde, & on l'a regardée comme telle, il est vrai, mais elle est sainte, ses croix dont elle a toujours fait un saint usage, ont toutes disparu à la mort, la voilà éternellement bienheureuse.

Cette personne s'est distinguée dans l'Eglise par son mérite, ou par la faveur; elle a eû des amis, elle a obtenu les plus riches dignitez, elle a été élevée aux premières prélatures. Grand train, grands honneurs, grandes magnificences; quelle vie plus délicieuse, & plus tranquille! La mort a troublé ses beaux jours: il a fallu paroître devant le juge Souverain, il a fallu rendre compte de son administra-

tion ; & après avoir été heureux durant sa vie, il est perdu pour toujours après sa mort.

Quelle consolation au contraire , quel bonheur pour ce saint Religieux , pour ce vertueux Prêtre qui a vécu dans la dépendance , & dans l'obscurité ! Appliqué à remplir avec ponctualité tous les devoirs de son état , il s'est acquité avec édification des fonctions de son ministère. Pauvre , humble , mortifié , il n'a pas fait grande fortune dans le monde , il est vrai , mais il est saint ; quelle dignité comparable à sa fortune dans l'autre vie ! & quel sort plus heureux que le sien !

Ce Prince a été un des plus grands Monarques de l'Univers : sa vie a été une suite continuelle de prosperitez , & de faits merveilleux ; la felicité en avoit fait son heros : quelle vie plus délicieuse dans cette longue suite de jours ! quelle gloire plus invariable , & plus pure ! admiré même de ses ennemis dont il étoit la terreur ; aimé de ses Peuples dont il faisoit les délices. Quel règne plus heureux ? Mais que luy sert d'avoir été si grand , si puissant , si heureux , si rassasié des douceurs de la vie , si ce Prince est damné ?

Le sort de cet autre Monarque est bien différent. Jamais règne ne fut plus fécond en adversitez, jamais Prince ne fut plus exposés aux caprice de la fortune; maltraité par ses propres sujets, dépouillé de ses Etats par des rebelles, il ne trouva de ressource que dans la patience, & dans sa vertu. Sa vie a été un tissu de croix, son sort n'a jamais été un sujet d'envie. On l'a regardé dans le monde comme un Prince malheureux, il est vrai, mais au milieu de ses malheurs, ce Prince s'est fait saint: pouvoit-il durant toute l'éternité faire une plus belle fortune? & quel Roy sur la terre ne changeroit pas sa couronne avec la sienne?

Saint Loüis fut un grand Prince, mais il ne fut pas heureux; vaincu, fait prisonnier: il n'acquit pas une plus grande gloire aux yeux des hommes en mourant de contagion au milieu de son armée: il est vrai que ce Prince ne fut pas heureux, mais il est saint: à cette seule qualité, victoires, prosperitez, grandeurs mondaines, tout disparoît, tout cede. Tant que le monde subsistera, tant qu'il y aura des Chrétiens dans le monde, saint Loüis sera le sujet de l'éloquence des plus grands

Orateurs; on verra les plus puissants Monarques à ses pieds; ses reliques seront élevées sur les Autels: son nom sera en singulière vénération dans l'Eglise. Que vous en semble? Est-ce faire fortune d'être éternellement damné après avoir fait une belle figure dans le monde; ou après avoir mené une vie assez obscure durant quelques jours dans le monde, être pleinement & souverainement heureux durant toute une éternité? Quel doit être en ce point le raisonnement & le seul parti d'un homme sage?

Des dangers du Salut.

I.

On peut dire que dans le monde tout est dangers pour le salut. Nous vivons en pais ennemi. Les chemins sont pleins de mauvais pas. L'air qu'on y respire est peu sain; tout y est plein de pièges. Les objets tentent, les exemples entraînent: nôtre propre penchant au mal vaut lui seul tous les autres dangers.

Le monde est une mer orageuse sans cesse agitée par les passions; elle est pleine d'é-